L'ACTION FRANÇAISE

DANS

LE SAHARA

CONFÉRENCE FAITE A LA RÉUNION DES OFFICIERS DE SAÏDA

le 1er avril 1893

MON COLONEL, MESSIEURS,

Une grande zone désertique, celle-là même qui s'étend du Gobi à l'Atlantique, ferme vers le Sud l'Afrique septentrionale, l'ancienne Maurétanie.

Cette partie bien isolée de l'Afrique repose sur une grande ossature, le massif de l'Atlas, dont la face Sud s'élève, comme une véritable muraille, au bord des vastes hammad sahariennes.

On admet aujourd'hui que ce sont ces plaines caillouteuses, où rien n'arrête l'œil sur leurs horizons rectilignes, qui ont, par désagrégation, et sous l'action d'un climat spécial, fourni ces amoncellements de sable qui se continuent depuis le golfe libyque jusqu'à l'Atlantique, sous les noms divers d'Edeïen, d'Erg oriental, d'Erg occidental et d'Iguidi.

Là a toujours été, Messieurs, la frontière naturelle des différents États politiques, indigènes ou conquérants, qui se sont succédé en Maurétanie depuis les origines de l'histoire.

Nulle part, en effet, les hommes n'ont trouvé un plus formidable obstacle.

Tantôt, c'est l'interminable hammada, de laquelle Flatters a dit qu'elle est « absolument nue, à pierres noirâtres, et de l'aspect le plus désolé que l'on puisse voir. A peine voit-on, par places, quelques roches calcaires un peu moins foncées. Il est impossible de poser le pied à terre, sans marcher sur des cailloux irréguliers et sur des veines de rochers à arêtes tranchantes ». « Pas une voix dans ces espaces immenses, à reflets gris, métalliques ; pas une plante, pas un insecte, pas même une ombre. C'est la région maudite où les caravanes ne passent qu'en tremblant. Hommes et chameaux se hâtent sous l'impression d'un égal malaise. » (C. Sabatier).

Ailleurs, c'est l'immensité de sable qui s'est figée en un chaos fantastique de dunes de toutes formes, de toutes grosseurs, que le grand soleil vertical éclaire violemment de toutes les gammes des jaunes, et dont les longues arêtes, en forme de tranchant, vont s'enchevêtrant, se chevauchant, se poursuivant jusqu'à l'extrême horizon. Puis, les vents se déchaînent, faisant « fumer » les dunes, charriant les sables, effaçant les pistes tracées, obscurcissant l'air et cinglant le visage ; les outres des caravanes se dessèchent et le voyageur est menacé de s'égarer et de périr de soif. « Le spectacle est effrayant, l'impression des plus pénibles, le danger réel. » (Georges Rolland).

Là se sont arrêtées successivement Carthage et Rome, puis, plus tard, les Arabes que Mahomet avait lancés à la conquête du vieux monde.

L'Islam absorba vite ce qui restait du domaine de Rome et de Byzance, car les envahisseurs s'y succédèrent à l'envi, les uns poussant les autres, avançant toujours plus, jusqu'à ce qu'arrivés au bout du Maghreb, ils débordèrent en Espagne.

Mais, longtemps leurs royaumes se circonscrivirent à cette Maurétanie, où leurs nombreuses dynasties brillè-

rent, puis s'éteignirent tour à tour, alors qu'une grosse part des peuples conquis, kabyles ou berbères, reculait vers le Sud, fuyant l'absorption par le vainqueur.

Ces émigrants trouvèrent, par delà les grandes dunes, des pays où ils s'installèrent ; une part devint sédentaire et peupla les oasis du Touat ; d'autres poussèrent plus loin encore, et, se pliant à d'autres nécessités, se firent les nomades du Grand désert ; ils se groupèrent dans quelques massifs montagneux, qui devinrent pour eux de véritables réduits d'où ils commandèrent la plaine ; ce furent les ancêtres des Touareg, dont les tentes de peaux se cachent encore aujourd'hui dans les ravins de l'Ahaggar, de l'Ahnet, de l'Adghagh.

Le flot berbère était sorti de Maurétanie par deux trouées.

Ces deux étroits corridors, c'étaient l'oued Saoura et le « djoua » d'El-Goléa, les thalwegs de deux grands cours d'eau qui, à un âge géologique reculé, déversèrent, dans le grand lac saharien du Gourara, les eaux dont les pluies abondantes couvraient alors le versant sud de l'Atlas.

Les dunes avaient, par endroits, déjà coupé ces deux passages, mais les deux fleuves, devenus souterrains, n'avaient cependant pas cessé de présenter, à une faible profondeur, une nappe qui permettait de semer leur parcours de chapelets d'oasis placées comme des traits d'union entre la Maurétanie et le Touat berbère.

En effet, un jour vint où le conquérant de l'Est déborda, lui aussi, vers ce Touat ; des Arabes nomades allèrent y retrouver les Berbères déjà installés dans les oasis. C'étaient les pères des Meharza, des Khenafsa, des Oulad Zennan et les Oulad Bahamou.

Puis, la puissance turque s'établit sur le littoral, et créa à l'Empire ottoman une province que bornaient, à l'Est, le bey de Tunis, également vassal de la Porte, et, à l'Ouest, un pays musulman sans cohésion et sans unité, à qui l'arrivée de l'étranger, du Chrétien, allait

donner conscience de soi-même, en le poussant à se ranger derrière celui de ses chérifs qui se trouvait le mieux en mesure de prendre en main le drapeau de l'Islam.

C'est, en effet, depuis sa lutte contre la France, devenue maîtresse à Alger, que l'ancien petit sultan de Fas et de Merrakech a pu réellement se croire le seul « imam » du Maghreb, quelque chose qui répond dans une certaine mesure à ce qu'un Européen entend par ce titre : « Empereur du Maroc ».

Enfin, Messieurs, la France a succédé, à Alger, à son insulteur, le dey Turc, devenu un véritable sultan indépendant de fait.

Depuis soixante ans, elle entame toujours plus avant l'Afrique musulmane et commande aujourd'hui de Tunis à Figuig ; et si des considérations politiques ont momentanément arrêté nos armes dans le petit bordj de Djenien-bou-Rezk, — devant l'entrée de la plus riche des deux trouées dont il a été question, l'oued Saoura, — ailleurs, nos soldats ont déjà franchi le corridor d'El-Goléa. Ils ont occupé cette oasis, la porte de l'Algérie sur le Touat, le Hoggar et le coude du Niger, où nos colonnes algériennes rencontreront sans doute un jour celles du Commandant supérieur du Soudan français.

L'occupation de ces pays sahariens ; la façon dont elle s'impose à nous ; les moyens déjà employés pour l'ébaucher comme ceux à employer pour la réaliser : telles seront, Messieurs, les questions qui feront l'objet de cette conférence.

La question de notre expansion dans le Sud n'est pas nouvelle ; c'est, bien plutôt, une question d'expansion générale, qui est née au lendemain de la prise d'Alger, et qui nous a été fatalement imposée par ce fait d'armes même.

En effet, Messieurs, en prenant Alger, nous avons entamé le « Dar-el-Islam », la « Maison de l'Islam », et, lors-

que nous y avons été installés, il s'est trouvé être d'obligation canonique pour tout Croyant de tenter de nous en déloger. De là, nos luttes, quelquefois non voulues par nous, et l'établissement final de notre domination sur toute la Régence d'Alger, puis sur une Régence voisine ; parce qu'il nous a fallu occuper successivement des zones de plus en plus étendues, pour assurer notre sécurité dans celles déjà occupées, où sont souvent, toujours même, venus nous attaquer ceux qui se sont trouvés tour à tour les voisins de nos frontières.

C'est cela, et non une idée voulue et suivie d'agrandissement et de conquête, qui nous a conduits, à l'Est comme au Sud, aux confins de la Maurétanie : le golfe de Gabès et les grands Erg.

Nous avons aujourd'hui devant nous : le Maroc à l'Ouest ; et, au Sud, les pays sahariens du Touat et de ses annexes et les différentes confédérations Touareg.

Pour le moment, l'embryon d'organisation dont jouit le Maroc suffit pour nous permettre d'assurer une tranquillité relative sur notre frontière de l'Ouest ; mais il n'en est pas de même dans notre Sud, où le Touat et les pays Touareg sont devenus le refuge de l'idée islamique combative.

De même que nous sommes allés en Tunisie et à Aïn-Sefra en 1881, et au Mzab en 1883, parce que là se réfugiaient nos irréconciliables adversaires, de même il nous faut aller au Touat, parce que ce pays a, de tout temps, été le repaire de nos ennemis.

Il a été la place d'armes des Oulad Sidi Cheikh depuis 1864 ; il a été celle de Bou-Choucha en 1871 ; il est le refuge de Bou-Amama depuis 1881 ; et chaque jour, c'est là où se rallient les mécontents, les froissés de notre occupation.

Le Touat, couvert de zaouïas où l'on enseigne la haine du Chrétien, rempli de cheurfa et de marabouts de tout genre qui représentent la partie fanatique du monde musulman, a, de plus, dans ces dernières an-

nées, été complètement rallié à l'œuvre snoussienne.

Et c'est ici, Messieurs, un réveil formidable de l'Islam; ce sera peut-être le prélude d'une nouvelle marche en avant de la foi islamique, au moins vers l'Afrique centrale où elle trouvera moins d'obstacles; mais, dans tous les cas, c'est aussi l'imminence d'une menace pour toutes les puissances chrétiennes, qui ont déjà entamé, par plusieurs points, le monde musulman.

Le snoussisme, appelé ainsi du nom de son fondateur, Cheikh Snoussi, originaire de Mostaganem, est une réforme qui tend à ramener l'Islam à son état primitif, en le débarrassant de toutes les innovations ou compromissions qui en ont altéré le dogme. « C'est la barrière qu'au nom d'Allah, l'Islam régénéré voudrait opposer aux sataniques innovations de la civilisation européenne et de l'esprit moderne. » (*Marabouts et Khouan*, par M. le commandant Rinn).

Il rappelle à tout musulman, du Gange à Dakar, qu'un seul pouvoir est légitime, c'est l'Imam suprême, dont l'autorité doit s'étendre sur tout l'État islamique. Tout autre pouvoir, même musulman, est illicite et usurpateur; le Chrétien, l'Infidèle, quel qu'il soit, où qu'il soit, est l'ennemi qu'il est louable de tuer et de piller dès qu'on le peut; la guerre sainte, le Djehad, est obligatoire dès que l'affaiblissement des Infidèles la rend possible.

Aussi, pour tout bon Snoussite, il n'y a ni sultan de Constantinople, ni schah de Perse, ni khédive d'Égypte, ni bacha de Tripoli, ni bey de Tunis, ni sultan du Gharb; il n'y a qu'un seul grand État musulman dont le chef est l'Imam qui réside à Djeghboub, commande à 300,000,000 d'hommes, et peut, d'un ordre, engager la guerre sainte sur tout ou partie des frontières de la « Maison de l'Islam », dont il est le maître absolu.

Et ces doctrines d'où peut sortir la lutte la plus gigantesque des temps modernes, car elle embraserait tout l'Ancien monde, ces doctrines, dis-je, se répandent et gagnent du terrain tous les jours.

Les Snoussïa ont déjà inondé l'Afrique de leurs zaouïas, auxquelles se sont affiliés nombre de personnages religieux marquants, de chefs mêmes d'autres confréries, qui sont ainsi devenues leurs vassales. Ils ont eu l'audace, un jour, de frapper d'une sorte d'excommunication le sultan Abdoul Medjid, qui avait eu le tort de ne pas tenir compte de leur doctrine; et il se raconte tout bas que le sultan Mouleï Hassan est du nombre de leurs affiliés.

C'est d'ailleurs dans cette confrérie qu'ont cherché un appui tous nos ennemis; elle s'est répandue au Touat et y est devenue notre principal adversaire. On sait aujourd'hui que ce sont les Snoussïa qui, par un de leurs mokaddems, firent décider, à In-Salah, le massacre du malheureux Flatters; ce sont eux aussi qui ont armé la main des assassins de Palat et de Douls.

Pénétrons donc nous-mêmes dans ce pays, avant qu'un réseau de zaouïas ne nous enserre, de Djeghboub à Fas, et ne serve un jour à prendre l'offensive contre nous, dans nos propres possessions.

Et encore, n'avons-nous pas trop tardé?

En effet, en présence de notre inaction de ces dernières années, inaction qu'ils sentent bien n'être que momentanée, et convaincus qu'il deviendront tôt ou tard la proie d'un de leurs voisins, les Touatiens s'inquiètent et s'agitent. Deux partis se forment; l'un poussé par les ordres religieux à nous hostiles, Snoussïa et autres, se tourne du côté du sultan du Maroc; l'autre s'adresse à la France.

Ce dernier, par l'entremise d'un de nos grands personnages religieux du Sud, a fait offrir à M. le Gouverneur général de l'Algérie de prendre possession du pays; qui, dit-il, attend impatiemment l'arrivée de nos colonnes. Mais, pendant ce temps, le parti de l'Islam envoie à Fas des députations qui, en échange des offrandes qu'elles portent à l'Imam de l'Ouest, reviennent avec

des cadeaux, des cachets destinés à de pseudo-caïds, des burnous d'investiture et des étendards.

Il ne faut cependant pas accorder trop d'importance à ces faits. Nous ne devons voir là qu'une investiture purement religieuse, donnée par le chef de la religion à certains personnages dont quelques-uns sont loin d'être écoutés et acceptés pour chefs dans leur pays. Le sultan de Fas est d'ailleurs dans l'impossibilité absolue d'intervenir effectivement dans les affaires de ce pays, du moins au temporel.

En somme l'attitude de ce parti musulman nous fournit un indice qu'il ne faut pas négliger. Nous avons intérêt à ne pas laisser se développer ce parti hostile, et il disparaîtra de lui-même le jour où, par les faits, nous lui aurons démontré qu'il a tout à attendre de nous et rien du Maroc.

Vous n'attendez pas ici, Messieurs, une description complète des pays qui nous occupent. De savants officiers, très versés dans ces questions de l'Extrême-Sud, ont fait connaître, de la façon la plus détaillée, la géographie politique des ksour. Nous avons tous sous les yeux : la *Notice sur les oasis du Sahara,* par M. le colonel de Colomb; l'*Extrême-Sud de l'Algérie* et la *Question du Touat,* par M. le commandant Deporter; le *Sahara français,* par M. le commandant Bissuel.

Je me bornerai seulement à rappeler sommairement que le Touat comprend :

1° Au Nord, le Gourara, situé autour de la grande sebkha du même nom, avec 109 ksour, peuplés de 75,000 âmes, cultivant 2,500,000 palmiers et pouvant mettre en ligne 17,500 fantassins et 1,800 cavaliers ;

2° Au centre, le Touat proprement dit, dans la vallée de l'oued Messaoud, avec 156 ksour, peuplés de 100,000 habitants, cultivant 3,000,000 de palmiers et pouvant mettre en ligne 400 cavaliers et 10,000 fantassins ;

3° Au Sud-Est, le Tidikelt, au pied de la falaise sud de

Tâdmeït, comprenant 51 ksour, peuplés de 23,000 habitants, qui cultivent 1,500,000 palmiers et pouvant mettre en ligne 150 chevaux, 500 mehara et 4,000 fantassins;

4° Le petit groupe maraboutique isolé d'El-Koseïbet, entre le Touat et le Tidikelt, qui comprend deux ksour, peuplés de 300 âmes, avec 6,000 palmiers et un effectif de 30 fantassins et 10 mehara.

Si nous additionnons ces chiffres, extraits du *Sahara français* de M. le commandant Bissuel, nous constatons que nous trouverons au Touat environ 7,000,000 de palmiers et 230 ksour ou villages fortifiés, défendus par 35,000 hommes armés, y compris 2,300 chevaux et mehara.

Mais il ne faudrait pas voir là une force organisée et en état de soutenir une campagne défensive contre nos colonnes : la nature même du pays rendrait impossible la concentration de pareils effectifs. Chacun au contraire, — et je parle de ceux qui n'auraient pas vu dès l'abord l'inutilité d'une résistance, — chacun, dis-je, se renfermera derrière les murs de son ksar, murs de pisé que nos 80 de montagne se feront comme un jeu d'aller démolir par-dessus leur ceinture de jardins.

Il y a, d'ailleurs, à tenir compte du caractère d'une certaine partie de la population.

En effet, Messieurs, le Touat, qui nourrit environ 200,000 âmes, compte sur ce chiffre à peine 90,000 Cheurfa ou Arabes et Zenata ou Berbères. Au milieu d'eux vivent 100,000 Nègres ou Harratin, c'est-à-dire métis, qui accepteraient très vite l'établissement de notre autorité et seraient au moins des adversaires très réductibles; ils savent déjà, d'ailleurs, que notre arrivée marquerait la fin des spoliations qu'ils subissent, du fait des Nomades qui campent autour des oasis.

Nous trouverons aussi, au Tidikelt, quelques alliés dans une fraction arabe importante, les Zoua-Oulad-Sidi-Hadj-Mahammed, qui sont des parents de nos Oulad-Sidi-Cheikh de Géryville, et qui seraient peut-être suivis

de leurs serviteurs religieux, les Oulad-Mokhtar, rivaux des Oulad-Ba-Hamou. Ce sont d'ailleurs les seuls qui pourraient accepter et même aider nos colonnes, car eux seuls touchent de près aux fils de Sidi-Cheikh qui marcheraient dans nos rangs.

Quant aux serviteurs de certains ordres religieux, qui nous sont relativement favorables, il est à prévoir que, quels que puissent être les efforts des chefs que nous avons gagnés à notre cause, un certain nombre d'entre eux iront grossir les rangs des fanatiques que l'idée snoussite aura groupés contre l'ennemi commun, le conquérant infidèle.

Quant à l'utilité pratique de la conquête du Touat, en dehors des considérations politiques dont il a été parlé, elle sera facilement démontrée, Messieurs, si l'on tient compte que le palmier a une valeur commerciale moyenne de 20 à 25 francs et pourrait, par conséquent, acquitter sans peine un impôt de 20 à 25 centimes.

J'ajouterai que notre établissement dans ce pays et la sécurité qui s'ensuivrait y amèneraient certainement une prospérité inconnue aujourd'hui, et qui se répercuterait même en Algérie.

Le Touat, voilà donc, Messieurs, notre objectif immédiat; et il le serait, même au point de vue seulement algérien, n'eût-on encore jamais soulevé la question transsaharienne.

Et cet objectif, deux voies se présentent à nous pour l'atteindre. Ce sont les deux trouées dont il a déjà été parlé : celle du Saoura, entre l'Iguidi et l'Erg occidental; celle d'El-Goléa, à l'Est de ce dernier massif sableux.

De notre poste avancé actuel, Djenien-bou-Rezk, on passe dans l'oued Zousfana; puis, à partir de son confluent avec l'oued Guir, à Igli, on suit l'oued Saoura qui se dirige vers la sebkha du Gourara. Ce n'est qu'un long chapelet de ksour et de puits, à peine coupé, par endroits, de quelques dunes peu hautes et peu fatigan-

tes. Igli est le ksar qui commande réellement cette route, la plus riche en eau, la plus avantageuse pour nous, surtout si l'on tient compte que la voie ferrée va incessamment atteindre Djenien-bou-Rezk.

Cependant, comme l'installation de ce poste avait éveillé les susceptibilités de notre voisin de l'Ouest, notre progression, qui devait éviter de provoquer des difficultés extérieures, marqua un arrêt dans cette région, pour aller repartir par la deuxième route, celle d'El-Goléa.

C'est une route courant, depuis le Mzab, en région de gantra, et qui côtoie l'Erg occidental en le laissant à l'Ouest. El-Goléa, qui la commande, est bâtie au point où l'oued Segguer sort de l'Erg, formant une vallée de 2 à 6 kilomètres de large, qui se continue vers le Sud-Ouest, sous le nom d'oued Meguiden, et aboutit à la sebkha du Gourara.

Cette route n'a pas, comme celle du Saoura, l'avantage d'être semée d'oasis, puisque El-Goléa est le seul ksar entre le Mzab et le Touat ; mais nous n'en trouverons pas moins, sur tout son parcours, l'eau très près du sol, et il sera très facile de la jalonner de puits. Elle a par ailleurs, sur le Saoura, l'avantage d'être entièrement chez nous et à notre disposition, sans que personne puisse discuter ce que nous y faisons.

El-Goléa a, pour nous, cette importance considérable que, commandant la route d'Algérie d'un côté, et de l'autre le bassin saharien de l'oued Meguiden, elle commande aussi, par sa nouvelle annexe, In-Ifel, le vaste bassin de l'oued Mia et de ses affluents, qui couvrent tout le Tâdmeït et sont les meilleures routes directes sur In-Salah et le Tidikelt oriental. En un mot, El-Goléa, adossée à la face sud des grandes dunes, est notre œil sur tout le Sahara.

Messieurs, si j'en excepte M. le commandant Colonieu — qui, accompagné du lieutenant Burin, se joignit aux caravanes de nos sujets du Cercle de Géryville, et, muni

d'une mission exclusivement d'exploration commerciale, traversa le Gourara, en 1861, sans pouvoir même se faire ouvrir les portes des ksour, — M. le général de Gallifet a, le premier, paru à la tête d'une troupe française au Sud des grands Erg.

C'était en 1873; le général, parti d'Ouargla à la poursuite des débris des contingents de Bou-Choucha, atteignit El-Goléa, à la tête de quatre compagnies d'infanterie et de l'artillerie. Il arbora le drapeau de la France sur la gara qui porte le vieux ksar et sa kasba, et salua les couleurs de 21 coups de canon en présence de ses troupes sous les armes.

Une alarme courut par le Sahara. Les ksour de l'Aougrout, de Timmimoun, d'In-Salah offrirent leur soumission.

Mais la quiétude leur revint vite : le Général, « arrivé le 24 janvier, reprenait, le 1er février, la route d'Ouargla et les offres de soumission reprenaient la route inverse ». (Commandant Bissuel).

En 1881, nouvelle alarme dans les ksour; c'était la colonne Belin, qui venait relancer jusqu'à El-Goléa les derniers fidèles de Si-Kaddour-ben-Hamza.

Enfin, en 1888, M. le commandant supérieur du Cercle de Ghardaïa reçut l'ordre de bâtir à El-Goléa une maison de commandement, forteresse suffisante pour affirmer notre occupation, tout en mettant à l'abri d'une surprise le petit poste de surveillance qu'on organisait en même temps. Un officier du bureau arabe de Ghardaïa y fut détaché en qualité de chef de poste. Depuis le 1er janvier 1893, ce poste a été transformé en une annexe qui relève du Cercle de Ghardaïa.

En outre, dès le commencement de 1891, un corps de mehara fut organisé sous les ordres de M. le capitaine Lamy, avec des tirailleurs du 1er régiment. Dès le mois de juin suivant, cet officier put, avec ses mehara, exécuter une reconnaissance sur In-Ifel, à 180 kilomètres environ au Sud d'El-Goléa, sur la route directe d'In-

Salah. D'autres reconnaissances à grand rayon, que rendit possible l'emploi des mehara, permirent de parcourir l'oued Meguiden et le Tâdmeït, d'y relever les points d'eau et les routes des caravanes, d'y vérifier, sur place, toutes les indications des cartes et des itinéraires que nous possédons, et qui n'avaient été dressés que sur renseignements fournis par les indigènes, c'est-à-dire plutôt approchés qu'exacts, quel qu'eût pu être le soin apporté à les contrôler et à les vérifier.

Nous pouvions donc, dès ce jour, lancer à coup sûr nos colonnes sur le Touat, dans la direction qu'il nous plairait, par des routes connues et *vues*.

Au mois de mars 1892, M. le Gouverneur général de l'Algérie et M. le général Thomassin, membre du Conseil supérieur de la guerre, en mission spéciale, arrivaient à El-Goléa où Si-Kaddour-ben-Hamza vint les saluer, suivi d'une nombreuse escorte. Ce fait est d'autant plus significatif que le marabout ne s'était jusque-là jamais présenté à M. le Gouverneur général ; il n'était sorti de ses campements habituels du Sahara oranais que pour venir saluer, en 1884, M. le général Thomassin à Brézina, et, en 1889, M. le général Détrie à Géryville.

Le voyage de ces hauts personnages produisit un grand effet moral dans le Sahara, et tel ksar comme telle tribu n'attendirent qu'un signal pour se soumettre ouvertement à nous. Notre ancien ennemi, Bou-Amama lui-même, éprouva le besoin de s'éloigner davantage encore ; et sa vieille âme de fanatique endurci ne retrouva sa sérénité maraboutique que lorsque les vestes bleues des derniers chasseurs d'Afrique de l'escorte eurent disparu au fond de l'horizon des hammad, vers Ouargla.

On n'en est pas resté là, Messieurs.

El-Goléa, occupé, organisé, est devenu à son tour une base pour une étape suivante. A la fin de 1892, un bordj a été construit à Hassi-In-Ifel, sous la direction de M. le capitaine Almand, du génie, dont les travailleurs

étaient appuyés par un détachement du « kamel-corps » d'El-Goléa.

Le Touat a cru que l'heure du Chrétien avait sonné, et celle de la perte de son indépendance. Des ksour se sont vidés. In-Salah a été évacué, et ses habitants sont allés camper dans le Mouïdir, à 6 jours au Sud de leurs villages.

Puis on a su que la colonne resterait à In-Ifel, qu'elle y creusait des puits et y bâtissait des murs pour s'y couvrir ; on s'est dit qu'elle avait eu peur. Les ksour ont été réintégrés ; ils ont retenti des imprécations, des cris de menace contre le Chrétien haï. Un tel courage est revenu au cœur de ces gens, qu'avait effrayés l'ombre seule, un mirage de nos armes, qu'un mehari a osé venir jeter une lettre de menaces au pied des murs, haut à peine d'un mètre, de notre bordj en construction à In-Ifel.

Cette missive, ornée des cachets officiels des deux soi-disant caïds d'In-Salah, pour le sultan, nous enjoignait sous menace d'une lutte sans merci, de repasser au nord de la dune. Plaisanterie bien faite pour en apprendre long à ceux qui se sentent portés à prendre ces gens-là au sérieux!

Dans ce fait sont tous les enseignements pour qui veut être maître du Sahara. Marchez devant vous, et vos étriers ne seront pas assez larges pour toutes les bouches, qui se disputeront comme un honneur de les baiser. Si vous vous arrêtez, les vautours viendront en foule et les corbeaux les suivront.

Voilà donc, Messieurs, nos positions :

A l'entrée de la trouée de l'Ouest, Djenien-bou-Rezk, et en arrière, Aïn-Sefra et sa voie ferrée.

A la sortie de la trouée de l'Est, maintenant franchie, El-Goléa, avec 250 hommes, un corps de 120 mehara, et, comme avant-poste, In-Ifel, à 6 journées sur la route d'In-Salah, avec 40 mehara.

Que nous reste-t-il à faire?

Nous allons d'abord examiner quelles seraient les

difficultés extérieures qu'aurait à aplanir notre diplomatie pour laisser le champ libre à notre action militaire.

Deux grandes puissances émettent aujourd'hui des prétentions directes sur l'Empire du Maroc; deux autres, sans prétendre positivement à se l'approprier, pourraient, le cas échéant, élever la voix, pour tâcher de se faire payer leur silence; ce sont l'Allemagne et l'Italie; l'Angleterre et l'Espagne sont celles-là.

L'Angleterre, nous n'avons même pas à nous préoccuper d'elle, car nous avons en mains notre convention avec elle du 5 août 1890, d'après laquelle la limite occidentale de notre « zone d'influence », laissant Figuig au Maroc, se dirige de ces oasis sur Igli, d'où elle fait un coude au Sud-Ouest pour aller aboutir au cap Blanc. Elle nous reconnaît donc le Touat et ses annexes.

L'Espagne, elle, mérite à cette place une mention spéciale pour l'amitié courtoise dont elle a toujours fait montre envers nous dans les questions d'Afrique. On pourrait rapprocher ces procédés de ceux d'une autre puissance avec laquelle nous nous sommes trouvés en rapport dans l'Est. Nous devons donc à l'Espagne un traitement de réciprocité.

Or, elle a, au Maroc, des intérêts séculaires; son histoire est remplie des gestes de ses soldats dans ce pays, et elle y possède, sur la côte, plusieurs points qu'elle considère comme des « pierres d'attente » d'un établissement plus considérable. D'ailleurs, on peut admettre qu'il nous serait facile de la rassurer et de la satisfaire, car le Touat est certainement une région qui l'intéresse beaucoup moins que telle partie du véritable territoire marocain.

L'Allemagne et l'Italie ne manqueront pas de témoigner une sollicitude extrême à l' « homme malade » de Fas, surtout si ces protestations s'adressent à la France. Mais il faudrait à ces deux puissances renoncer à toute respectabilité diplomatique, si elles faisaient seulement

mine de considérer comme un *casus belli* notre occupation d'un pays à nous déjà officiellement reconnu par l'Angleterre. Elles ne pourraient donc que se contenter de notre assurance de respecter le traité de 1845 et l'intégrité de l'empire marocain.

Reste le Maroc lui-même.

Lorsqu'en 1845, il dut s'incliner devant nos armes victorieuses, il sut astucieusement nous faire signer un traité qui mérite ici quelques mots, car il est un chef-d'œuvre du genre étrange.

Vainqueurs, nous devions exiger notre limite naturelle, c'était la Moulouïa. Mais le diplomate marocain sut nous faire accepter une tout autre limite, qui partit de l'oued Kiss, et fut aussi arbitrairement menée que vaguement définie jusqu'à Teniet-Sassi, sur la ligne des faîtes, entre les Hauts-Plateaux et le Tell. « Au delà », dit-il, « il n'y a plus que Sahara. » Il voulut bien, cependant, attribuer nominativement à la France les ksour de Sfissifa, Mograr, Aïn-Sefra, Tïout et Asla, mais il ajouta aussitôt (article IV) qu'en Sahara il n'y a pas de limite territoriale « à établir, puisque la terre ne se laboure pas et qu'elle sert de pacage aux Arabes des deux Empires ». On ajouta même que la délimitation des pays au Sud des ksour était superflue parce qu' « inhabité, il est inhabitable ». Le Maroc réussit ainsi à nous laisser ignorer le Touat comme tous les pays au Sud de l'Atlas.

Le Touat a été, il est vrai, Messieurs, plusieurs fois parcouru, depuis 300 ans, par les sultans de Fas ; mais leur domination ne s'y est jamais établie, et leur héritier est d'autant plus mal venu à revendiquer ce pays que, dans le seul acte authentique passé entre nous et son gouvernement, il a constaté lui-même qu'il en ignorait l'existence. Nous n'aurons donc qu'à passer outre à ses protestations, qui seront d'ailleurs d'autant plus molles qu'il se verra privé du concours de puissances qu'il est habitué à considérer comme nos ennemies avérées.

Le champ reste donc libre à nos colonnes.

Mais, croyons-nous, Messieurs, il faut avant tout prendre soin de ne s'exposer en rien aux mécomptes d'une idée de « conquête pacifique » (1).

D'aucuns, et, parmi eux, quelques-uns de ceux-là mêmes qui travaillent avec le plus d'ardeur au développement de la colonisation française, pensent que la France n'a qu'à se présenter, en Afrique, dans le magnifique appareil de sa civilisation, avec son puissant outillage industriel, ses capitaux énormes, la science et la générosité de ses enfants pour que tous accourent à elle et viennent se ranger sous ses lois.

C'est une idée dangereuse autant que stérile, quand elle doit être appliquée à des pays musulmans. Il a déjà été, quelquefois, fait des tentatives dans ce sens et elles doivent, par leur insuccès, nous être devenues un enseignement.

La première fut la mission donnée à l'interprète M. Bou-Derba pour aller à Ghât, en 1858.

Quand nous avons attiré chez nous des individus des pays où nous devons pénétrer, ils se sont laissé héberger, souvent fastueusement; ils ont visité nos usines, nos manufactures, nos fonderies, nos palais; ils ont regardé notre armée et nos vaisseaux; ils ont daigné se montrer charmés et nous ont fait de brillantes promesses. Ils sont retournés chez eux; mais lorsque nos explorateurs, nos missions pacifiques ont voulu les y suivre, ils les ont massacrés; la comédie était finie.

L'extension pacifique, vraie dans le pays des nègres idolâtres, — M. de Brazza l'a démontré au Congo, — est

(1) Voir sur ce même sujet l'article publié dans la *Revue africaine*, 1886, t. XXX, p. 161, par notre président, M. Rinn, sous le titre *Nos frontières sahariennes*, (tirage à part chez Jourdan), et ci-après, page 351, un extrait du rapport fait à la Chambre des députés, en 1887, par M. Étienne, député d'Oran, rapporteur du budget de l'Algérie.

impraticable en pays musulman : elle y serait un contre-sens. L'Islam est l'ennemi le plus acharné, le plus irréconciliable, le plus irréductible ; car s'il cessait de l'être, il aurait dû cesser d'abord d'être l'Islam.

L'état politique des populations qui sont devant nous est une partie de leur religion, puisqu'il procède de leur dogme. Le seul fait d'accepter l'étranger les ferait hérétiques.

« Il faut la force ; le peuple musulman ne nous a jamais laissé faire un pas sans avoir l'excuse de céder à la force. » (Commandant Deporter.)

Voyons donc, Messieurs, comment pourrait se prononcer, vers le Touat, notre action militaire.

Il semble que notre action devra se prononcer simultanément par El-Goléa et par l'oued Zousfana.

Cette dernière route, par laquelle se dessinera notre mouvement principal, nous offrant sans cesse toutes les ressources en eau et en fourrages, nous permettra d'atteindre le Touat et de le soumettre tout entier avec les seuls moyens d'action que sont en mesure de nous fournir des garnisons du Sud oranais ; tandis qu'une colonne légère formée à El-Goléa du corps des mehara, appuyant les nombreux goum des Châanba également à mehara, pourra être lancée sur toute la lisière saharienne des ksour. Cette dernière nous permettra de surveiller les concentrations et les mouvements que pourraient tenter les Touareg, pour essayer de sauver leur place indispensable de ravitaillement, le marché d'In-Salah.

En effet, Messieurs, en prenant In-Salah, nous affamons les Touareg et les tenons à merci, de même que l'occupation du Touat complète notre domaine algérien, dont elle assure infailliblement la sécurité.

C'est ce qu'un Allemand, Gérard Rolhfs, comprenait dès 1864, et énonçait ainsi : « Avant tout, les Français devraient transporter leur frontière jusqu'à l'oued Messaoura ; c'est d'ici, en effet, que partent toutes les diffi-

cultés, tous les désordres, et tant qu'ils n'occuperont pas ces frontières naturelles, il n'y aura aucun calme durable dans le Sud de la province d'Oran. »

Le Touat conquis, il nous restera à l'organiser.

Nous pensons que ce pays sera suffisamment commandé et occupé par trois postes : l'un à Igli, commandant l'oued Guir, vers le Maroc, et surveillant le Tafilalet ; un deuxième à ou vers In-Salah, à l'extrême pointe Sud-Est ; et le troisième, sur un point à choisir au centre du pays, qu'il dominera, de même qu'il reliera les deux postes extrêmes. Ces trois postes, commandés par des officiers spéciaux et au courant des questions sahariennes, devront avoir, pour garnisaires, des troupes d'Algérie, pour la relève desquelles on pourra organiser un tour dans tout ou partie du 19e Corps. Les relèves tant pour les officiers que pour la troupe, devront être fréquentes, car le séjour dans ces régions est très dur pour les Européens et pour nos tirailleurs indigènes eux-mêmes.

Et c'est là, Messieurs, où, pensons-nous, apparaît le côté pratique d'une voie ferrée, qu'avec un peu d'emballement on a déjà cherchée depuis plusieurs années en réclamant un transsaharien.

Le gros mot est lâché ; et des hommes remarquables, d'ailleurs d'une haute autorité, se sont surpassés à l'envi dans cette prétention hardie, — et dont la hardiesse même plaît à notre caractère national, — de poser des rails dans des régions dont personne ne vient dire : « Je les ai vues. » Bien plus, des flots d'encre ont déjà coulé pour tenter de justifier commercialement ce projet étrange ; on a calculé, à une tonne près, le transit d'une voie dont on ignore l'une des extrémités et les quatre cinquièmes du parcours. Sur une base telle que la frontière algérienne actuelle, ces hommes éminents ont établi maints tracés différents ; chacun a démontré qu'en lui seul était le salut et que chacun de ses

contradicteurs voyait mal les intérêts de la patrie.

L'un de ces projets, par exemple, et non le moins hardi, voit notre avenir en Afrique menacé si l'on ne jette un ruban de fer de 3,000 kilomètres de l'Afrique au Tchad : il faut même pousser immédiatement les rails de Biskra à Amguid.

Or, savez-vous ce qu'est Amguid? Amguid est un point d'eau désert, au beau milieu du Désert; quelques Nomades viennent y boire tous les ans, à la courte saison des maigres pâturages. La route qui y conduit entre, depuis Ouargla, dans les plus arides d'entre ces arides régions; « elle traverse une région de dunes entièrement privée d'eau sur plus de 1,000 kilomètres. » (Commandant Deporter). Et, arrivée là, la ligne ne serait encore qu'au tiers de sa longueur nécessaire pour atteindre le Tchad, une région qui la ferait vivre, dit-on.

Un grand exemple, et tout d'actualité, doit nous donner à réfléchir; c'est la justice qui vient de lui donner un épilogue. Laissons à l'avenir sa tâche, pour laquelle nous ne sommes pas prêts; bornons-nous à faire notre étape et fondons ainsi une de ces dominations solides et durables, qui vivent parce qu'elles ont grandi sans rien donner à l'imprévu.

Si le Touat devient français, la raison nous imposera la construction d'une voie seulement saharienne; elle sera stratégique et surtout militaire et reliera à l'Algérie nos postes extrêmes. Ce chemin de fer, dans ces conditions, sera avant tout notre instrument de domination ; je ne l'examinerai donc pas au point de vue commercial.

Sa construction devra suivre immédiatement notre occupation (1). En effet, nous pourrons, par ce moyen,

---

(1) Rapprocher de ceci, outre les documents cités à la note précédente, la conclusion du commandant Rinn qui, dans son livre *Marabouts et khouan*, indique, déjà en 1884, comme objectif de l'avenir, la ligne ferrée qui « d'Aïn-Sefra descendant l'oued Msaoura, passerait par le Touat et Insalah pour revenir à Ouargla, Touggourt, Biskra et Gabès » (p. 520 et 521).

réduire notablement l'effectif de nos garnisons dans les ksour ; nous pourrons, au besoin, transporter la force voulue là où le besoin s'en fera sentir ; nous pourrons assurer les approvisionnements de nos postes avec un minimum de dépenses et de perte de temps ; enfin, nous pourrons opérer les relèves, qu'il faudra fréquentes et sans aucune fatigue pour nos troupes, dans des pays où la marche est tellement pénible qu'elle seule suffit pour fondre les effectifs.

Et comme ce but de domination est le seul qui déterminerait la création de cette ligne ferrée, la Guerre devrait, s'il en était besoin, pouvoir s'outiller elle-même, par l'organisation d'une section de chemins de fer sahariens. Cette troupe spéciale construirait la ligne, l'exploiterait militairement et en assurerait la garde. Elle aurait des cadres français avec un recrutement indigène ; l'un et l'autre pourraient se trouver dans nos armes spéciales comme dans les sujets d'élite de nos tirailleurs algériens.

Notre domination, ainsi organisée et outillée, nécessiterait aussi la formation d'une autre troupe spéciale à ces pays, qui en assurerait la garde à l'extérieur, en défendrait les frontières contre les insultes des pillards et permettrait d'aller au besoin punir chez eux les Touareg, dont la situation aurait été déjà bien amoindrie par notre main-mise sur leur marché d'In-Salah. Je veux parler d'un régiment, d'un millier d'hommes si possible, montés à mehara, avec cadre français et recrutement saharien.

Nous possédons déjà le noyau de ce corps dans le « kamel-corps » d'El-Goléa, fort aujourd'hui de 120 mehara. Nous trouverions certainement tous les éléments nécessaires chez nos Châanba, qui ont tous de vieux comptes à régler avec les Touareg, leurs ennemis héréditaires.

Une force pareille, dressée et disciplinée, conduite par de vigoureux et hardis officiers, et s'appuyant sur nos

postes permanents, sur la ligne ferrée et les magasins d'approvisionnements dont elle serait pourvue, se trouverait vite la maîtresse du désert. Nous commanderions par elle de Ghât à l'Adghagh et au pays des Brabich, et nous tendrions la main à nos camarades du Soudan.

Telles sont, Messieurs, les quelques considérations que, sur l'invitation de M. le Colonel commandant d'armes, je me suis trouvé amené à exposer devant vous, sur la façon dont peut s'exercer l'action de la France dans le Sahara.

Alfred G. MARTIN,

Interprète militaire.

Notre président, M. Rinn, a pensé que les lecteurs de la *Revue* lui sauraient gré de leur donner, comme annexe naturelle de l'article de notre collaborateur M. G. Martin, la fin du rapport présenté à la Chambre des députés en 1887 par M. Étienne, député d'Oran, rapporteur du budget de l'Algérie :

« Nous touchons au terme de ce long exposé et nous terminerons par quelques lignes sur la situation politique de l'Algérie.

» Au début de notre rapport, nous avons établi que la race indigène était essentiellement guerrière, qu'elle pouvait toujours être en butte aux suggestions de fanatiques, susceptibles de l'entraîner contre nous dans de nouvelles luttes. Nous avons indiqué que le meilleur moyen pour gagner la confiance des indigènes était de nous transporter au milieu d'eux, de nous faire connaître, de les faire jouir de tous les bénéfices de la civilisation et de doter le pays de tous les instruments de progrès capables de développer leur bien-être. Dans le Tell et

dans les Hauts-Plateaux, la tranquillité est aujourd'hui complète; mais nous devons voir plus loin et nous demander sans cesse ce qui se passe vers nos frontières sud, mal délimitées et ouvertes à tout chef de bande à qui il plaît de venir prêcher la guerre sainte. Tout dernièrement, dans l'Ouest de la province d'Oran, des tribus marocaines sont entrées en lutte et l'une d'elles est venue se réfugier sur notre territoire. Le représentant de l'Empereur du Maroc, impuissant à dompter l'insurrection, nous a demandé aide et secours. Nous avons refusé de l'entendre. Il nous eût été facile de répondre à son appel et d'obtenir de l'Empereur du Maroc, après le service rendu, une rectification de frontières de ce côté; le Gouvernement consulté n'a pas voulu entamer de négociations à ce sujet; nous ignorons le motif de son refus.

» Tant que, par un moyen quelconque, nous n'aurons pas assuré, d'une manière efficace, absolue, la sécurité dans le Sud, nous n'aurons pas assuré notre domination dans le Nord de l'Algérie. Aussi longtemps que les tribus indépendantes qui, nominativement, dépendent du Maroc, mais qui n'obéissent qu'à leur instinct d'aventuriers, pourront venir presque impunément jusque sur notre territoire pour y jeter le désordre moral, nous devons être sur le qui-vive et redouter les surprises.

» Il n'est qu'un moyen de parer à ces difficultés et il a été tout dernièrement indiqué dans une brochure écrite par un homme de talent et de cœur, le commandant Rinn, Conseiller de Gouvernement. Après avoir fait un tableau saisissant de notre situation dans le Sud, après avoir signalé les dangers que nous pourrons courir dans l'avenir, il déclare que le seul remède est de poursuivre sans relâche, avec la dernière célérité, nos chemins de fer de pénétration. Dans l'Est de nos possessions, nous allons atteindre Biskra; il faut poursuivre jusqu'à Ouargla par Tuggourt; dans le centre, il faut nous diriger bien vite vers Laghouat d'abord et Metlili ensuite;

enfin, dans l'Ouest, il faut prolonger la ligne d'Aïn-Sefra jusqu'à Igli. Ces lignes, exécutées à voie étroite dans un pays où les accidents de terrains sont presque insignifiants, ne coûteront qu'un prix fort restreint, à peine 60,000 francs le kilomètre. Nous avons déjà exécuté la ligne de Saïda à Mécheria dans ces conditions, et personne n'a pu oublier les services qu'elle nous a rendus pendant l'insurrection de 1881; nous pouvons ajouter que l'État trouvera un bénéfice sur les dépenses annuelles occasionnées par le ravitaillement des colonnes qui occupent les postes du Sud. Pour ne citer qu'un exemple, le bataillon détaché à Aïn-Sefra coûte annuellement 630,000 francs pour le transport par chameau. La ligne de Mécheria à Aïn-Sefra est votée, et elle coûtera 7,500,000 francs, soit 350,000 francs d'intérêt par an; bénéfice pour l'État 280,000 francs. Il sera loisible d'employer pour la construction de ces lignes les détenus militaires qui séjournent inutilement dans les ateliers. Nous ne pouvons mieux terminer qu'en reproduisant les dernières lignes de la brochure Rinn :

« Ni progrès, ni extension, ni sécurité intérieure ou » extérieure, sans l'occupation pacifique de la totalité du » Sahara algérien.

» Pas d'occupation pacifique et productive du Sahara » sans des chemins de fer, nous éclairant en avant et » nous gardant en arrière. »

» Les Chambres et le Gouvernement entendront cet avis formulé par un homme qui a le souci de la grandeur de la patrie. Le jour où cette solution interviendra, l'Algérie sera à l'abri de toute éventualité dangereuse, et il sera loisible à la France de disposer comme elle l'entendra de ces merveilleuses troupes que son honneur et sa sécurité lui commandent de conserver pour l'avenir.

» Nous avons exposé nos vues en toute sincérité, avec la conviction d'avoir présenté notre colonie sous son vrai jour. Nous serions heureux qu'elles fussent

partagées par tous ceux qui nous feront l'honneur de nous lire.

» C'est sous l'empire de ces considérations générales que nous avons l'honneur de demander à la Chambre de voter les crédits dont la nomenclature suit. »